

# TRAVAILLER



Moisson à la faucille (Septembre 1-924)

L'été, tout le monde est aux champs; l'araire pour les labours, est en bois, tirée par deux animaux d'espèce différente (une vache, un mulet) couplés sous le joug (on utilise peu la roue); on sème à la main, du seigle, de l'avoine, de l'orge; il faut récolter les céréales à la faucille, le foin à la faux dans des prés dont la plupart sont en pente; puis les transporter à dos de mulet avec une ou deux heures de parcours. En moyenne, une famille vit sur 3 vaches et une vingtaine de moutons, des poules, un chien, un mulet. L'hiver, c'est le repliement "à la maison". Les femmes s'occupent de la cuisine, des enfants, du filage, du tissage. Le soir, c'est la veillée, clef de la vie familiale et communautaire. Il faut également s'occuper de l'éducation des jeunes enfants et soigner les animaux.

L'agriculture, jusqu'en 1880 environ, est encore une agriculture de subsistance et de survie; mixte: culture et élevage.

En raison de l'altitude, le seigle, plus résistant aux gelées, est le plus cultivé, suivi de l'orge et de l'avoine, puis de la pomme de terre. Le seigle, semé à l'automne, est ramassé en août de l'année suivante, avant les premières gelées. Manquant de maturité, les gerbes sont disposées sur les balcons des maisons, particulièrement en altitude (où la période de végétation est plus courte); on le voit encore dans l'habitat

de Molines ou de St-Véran (les fustes).

Pour contrer la sécheresse régulière, il faut irriguer les prés et les champs, d'où de nombreux canaux, parfois très longs et creusés à haute altitude (+ de 2000-m.), utiles aussi pour l'équilibre des prairies. Celles-ci sont indispensables pour l'élevage: les moutons sont nombreux, plus de 25-000, sans compter les transhumants.

Deux faits ont bouleversé les données et la vie entre 1850 et 1950. D'abord le dépeuplement qui a succédé à des migrations saisonnières bien équilibrées. Les 3/4 de la population quittent définitivement le pays (guerres, exodes). Les migrations saisonnières étaient inscrites dans l'histoire. Les hommes prenaient l'habitude d'émigrer pendant la mauvaise saison, ce qui faisait autant de bouches à nourrir en moins. Ces départs devinrent rapidement définitifs et les Queyrassins s'en allèrent vivre à Marseille, à Toulon, à Paris et même en Amérique du Sud; ces derniers, ou tout du moins ceux qui avaient fait fortune, revinrent construire des villas (que l'on peut voir à Aiguilles par exemple). On les appelait les "Américains".

L'exode a entraîné l'abandon des terres les plus hautes (les plus difficiles à travailler). Les canaux

n'éurent plus de raison d'être et les chalets d'alpage sont devenus résidences secondaires. Autre changement majeur, en 1855, l'ouverture de la route de la Combe qui ouvre le Queyras et le sort de l'économie de subsistance; les cultures vont diminuer en un siècle, jusqu'à disparaître, sauf dans les petits jardins enclos près des maisons; l'écoulement des produits agricoles permettra aussi, pour un temps, l'accroissement de la production de lait; les bovins prendront la place des ovins qui diminuera de 25000 à 5000. Le travail est dur: pendant deux siècles, il évolue peu et tout ne change vraiment qu'après 1950. Voici un contrat passé, il y a plus de 200 ans, qui nous retrace les tâches d'un cultivateur d'Arvioux pour 1771-:

"Avons convenu que moi, Eymar, me soumet de faire généralement tous les travaux nécessaires aux biens fonds: jeter la terre sur la neige, si besoin est sur les terres ensemencées, faire exactement tous les canaux des prairies, porter les gazons en provenant dans son écurie, épierrer, porter la terre de bas en haut où il sera nécessaire et notamment à la terre dit la Cotte, derrière la maison au levant, arroser, faucher, moissonner, faire les meubles, battre les grains, les nettoyer, les mettre dans les greniers, transporter toutes les recettes dans la grange, les arranger selon l'usage, labourer, ensemencer les terres en froment, blé, orge, avoine et autres menus grains dans les saisons visitées, transporter généralement tous les fumiers, engrais aux terres indiquées, faire toutes les corvées générales et particulières qui se présenteront dans le courant de l'année, auxquelles les biens fonds peuvent être assujettis, ainsi que de garder les vaches toutes les fois que son tour pour la garde de celles des villages arrivera, m'obliger encore

de lui fournir dans la maison quarante charges de gros bois pour son chauffage et de veiller, en vrai père de famille, aux intérêts (du propriétaire), surtout dans son absence". "A ces conditions, moi (le propriétaire) me soumet de fournir au dit Eymar tous les outils nécessaires pour la culture des dits fonds, les vaches pour faire les labours et une bête de bât pour le transport des récoltes, engrais et bois, et de lui payer la somme de cent huit livres pour tous les travaux portés en la présente, en compte de laquelle il en a reçu présentement celle de quarante huit livres, et les soixante livres restantes seront payées tous les travaux étant finis."

Le propriétaire devait disposer, en outre, d'une domestique chargée de traire les vaches, soigner le bétail, sortir le fumier. Tâches réservées aux femmes de l'époque qui devaient, de plus, vaquer aux besognes domestiques: ménage, lessive, soins aux enfants, cuisine, etc...

Hors l'agriculture, les activités, entre 1850 et 1950 sont peu nombreuses. Un peu de commerce, lui aussi facilité par la route de la Combe, quelques services publics, les postes, les transports, etc., un artisanat limité au travail du bois, avec quelques tentatives de tissage et de taille de pierres précieuses, sans lendemain. En tout cas, pas d'industrie; quelques mines.

La plupart de ces exploitations minières cessèrent après la deuxième guerre mondiale. Au XVI<sup>ème</sup> siècle, il y eut l'éphémère "fusine", petit four pour la métallurgie du fer. On note, en 1832, un métier Jacquart, ainsi que la fabrication de la poix (en incisant les pins) à Montbardon.

Ces petites entreprises, peu rentables, ne se justifiaient que dans un système d'autarcie; l'ouverture de la route du Guil en 1856, leur donna le coup de grâce: elle apporta au Queyras des produits de toute sorte et mit fin au commerce qui



Le foin est rassemblé dans des "trousses" pour être chargé sur des mulets ou des charrettes.